

pauvre que l'on voit autour de la gare de l'Est, ni cette opulence discrète qu'il montre autour de la gare du Nord. L'amour de Saint-Lazare est sans cesse harcelé, toujours sur la brèche, sollicité par l'indigène aussi bien que par l'étranger. Sa peine est plus grande mais son bénéfice plus sûr. L'anglais ou l'américain qui ont été pris aux mailles du filet, constituent la matière première d'une industrie qui recrute son personnel de beauté dans les basfonds des cinq continents.

Il faut ajouter aux anglais et aux américains, entre autres, les riches paysans de Normandie, trognes rouges et mains velues, francs comme l'or, mais des roués qui traitent rondement cette affaire de peau :

— Combien la belle?

Celui que sa profession oblige à des voyages fréquents prend ici, petit à petit des habitudes et l'on voit souvent une fille peinte, bavarder sur la banquette du Café Mollard par exemple avec l'amant retrouvé chaque mois.

Amours étrangères, amours humbles, riches amours...

Les artistes et d'autres paysans trouvent provende, de la même façon, autour de la gare Montparnasse où les trains roulent sur les toits des maisons. Les voyageurs descendent du ciel. Là, par un curieux mélange les femmes s'expriment en langage mi-breton, mi-américain. Telle qui se pique de connaître les poètes d'Outre-Manche ou d'Outre-Atlantique accorde quelquefois au voyageur tombé du Finistère une étreinte courte que la glace de la chambre d'hôtel n'a pas le temps de refléter.

Gare Montparnasse : les filles de la rue sont toutes des étrangères; les épaves d'un rêve qui ne s'est point réalisé. Elles sont venues ces filles, petites bourgeoises, petites employées, dactylographes, bonnes à tout faire, au temps où le franc valait quelques centimes, elles voulurent connaître Paris. Elles avaient économisé sur leur traitement le prix du voyage; qui croyaient-elles



Wilhelm Wagner